

matin la Gazette de Cologne, si prolifère d'ordinaire en fait de nouvelles de la guerre et si laconique aujourd'hui, pour ne pas convaincre de la situation, telle qu'elle se dévoile en ce moment, n'est pas de nature à la mettre en gaieté. Nos stratèges d'ici, ne cachent pas que leurs appréhensions, que déjà je vous ai signalées, s'accroissent de plus en plus. Les récents tournements des événements. Il n'est pas nécessaire, me disait l'un d'eux, pour débloquer Paris, que le général Ducrot passe sur le corps de la ligne assiégante: il suffit qu'à un point donné, Champigny par exemple, il s'établisse en force suffisante pour pouvoir se battre en rase campagne, et qu'il s'y maintienne contre un premier choc. L'armée du siège alors, sera forcée de se masser sur ce point; et si, dans l'intervalle, l'armée de la Loire est en état d'occuper les Allemands au Midi, de façon à les empêcher de se replier sur Paris, le cordon d'investissement de la capitale se rompra de lui-même, car sera facilement rompu par une sortie vigoureuse, que Trochu tentera, sur tel autre point qu'il choisira de la ligne de siège.

Je ne sais jusqu'à quel point les événements viendront justifier ces prévisions techniques: mais quoiqu'il arrive, un premier pas est fait dans la défense sérieuse de la France; l'infailibilité de nos généraux est démentie et le siège de Paris commence à devenir pour tous, ce qu'il n'a été dans le début que pour les gens du métier, une erreur militaire, un grave danger pour l'Allemagne. Supposez en effet que de façon ou d'autre Paris soit débloqué, et qu'à la suite de cette opération, il y ait lieu pour les Allemands de faire un mouvement de retraite demandez-vous comment s'opérerait ce mouvement de la part d'une armée disséminée aujourd'hui à des centaines de lieues de sa base d'opération? Joignez à ces difficultés, le double effet moral que semblable événement ne manquerait pas de produire, la surexcitation de la vengeance dans les populations françaises, le découragement et la fatigue chez les troupes allemandes, et figurez vous les boucleries qui ne manqueraient pas de s'en suivre.

Quoiqu'il arrive, du reste, il devient de plus en plus certain que le gouvernement de la défense ne songe nullement à traiter de la paix. Vous avez vu, sans doute, le décret par lequel M. Gambetta organise la levée en masse, précédemment décrétée, pour tous les départements Français, non encore occupés par les armées prussiennes. Ce décret institue onze camps militaires, dont quatre camps stratégiques en état de recevoir chacun 250,000 hommes, et sept camps d'instruction aménagés chacun pour 60,000 hommes. Cet effectif qui existe réellement et dont l'état nominatif est prêt, porterait à plus de deux millions, le nombre des soldats que la France se verrait encore en état d'opposer à ses adversaires, et il suffit de lire la liste des carraisons d'armes qui ne cessent d'arriver au Havre et à Brest, pour prévoir qu'avant peu toute cette masse de recrues sera parfaitement armée.

Je comprends des lors, mieux que jamais pourquoi M. de Bismark a tant pressé, et ne cesse de presser la réunion de la conférence européenne, que d'accord avec le prince Gortschakoff, il a provoquée. Le gouvernement de Tours a été officiellement invité à envoyer un délégué à cette réunion. M. Gambetta et ses collègues ont accepté l'invitation; seulement, ils eussent préféré voir siéger la conférence à Vienne plutôt qu'à Londres. M. de Beust n'a pas cru devoir joindre à ce sujet ses préférences à celles du gouvernement Français; il s'est au contraire prononcé pour le choix de Londres qui reste définitivement arrêté.

Je présume qu'en attendant que les puissances représentées par leurs mandataires soient réunies, il va entrer dans les vues du quartier-général de Versailles, d'éviter autant que possible toute nouvelle bataille, — le roi de Prusse ayant tout intérêt à pouvoir offrir à l'Europe sa retraite volontaire de Paris, plutôt que de courir le risque d'arriver à la conférence au lendemain d'un avantage remporté par les Français. Ceux-ci permettront-ils aux Prussiens cette prudente abstention? J'en doute beaucoup, car l'ardeur en ce moment doit être grande à Paris, et plus grande encore sur la Loire, où les armées Allemandes sont positivement arrêtées dans leur offensive, et tenues en échec d'une part par les éventualités qui, d'un moment à l'autre, peuvent se produire sous les murs de la capitale, d'autre part par les positions de l'armée française, sagement prises, et jusqu'à ce jour victorieusement maintenues.

(Courrier de l'Escart.)

Calomnie

Une calomnie, un moment silencieuse, relève la tête dans certaines provinces de France, et en raison même de son absurdité, trouve créance dans les campagnes: « Ce sont les nobles et les prêtres qui appellent les Prussiens et leur fournissent de l'argent! »

Quels sont les auteurs de ce men-

songe criminel? Dans quel but cherche-t-on à ressusciter les haïnes de 93 et à nous diviser d'avant l'ennemi? Sont-ce les Prussiens? Nous voudrions le croire. Ce serait une honte de moins pour notre pays. Malheureusement l'illusion n'est pas permise. La calomnie est française, elle sort de l'officine de sociétés secrètes, bien plus préoccupées aujourd'hui d'établir la réputation que de sauver la France.

Il y a là une manœuvre électorale. Il s'agit de séparer le paysan du prêtre et de la grande propriété.

Seulement, on a oublié de nous dire où les curés trouvent les millions nécessaires pour soulever le protestantisme allemand. Et puis, n'est-ce pas bien trouvé: le clergé catholique appelant les protestants pour ravager ses églises, brûler ses presbytères, bombarder ses cathédrales et se faire fusiller! On en conviendra, nos prêtres ont d'étranges aberrations.

Il en est de même des châteaux. Pas un de Strasbourg à Paris qui n'ait été plus ou moins dévasté; beaucoup n'existent même plus! So figure-t-on les propriétaires payant cet excellent ennemi pour qu'il les dévalise et les réduise à la misère? Est-ce qu'il ne tombe pas sous le sens que dans une guerre d'invasion ce sont les riches qui ont le plus à perdre et que beaucoup sortiraient de cette guerre complètement ruinés? N'importe, ces coquins de riches sont Prussiens! M. le duc de Doudeauville quittant la splendide demeure de la Godinière à la tête de ses gardes, pour voler au secours de Châteaudun où il tombe frappé à mort, est Prussien! M. le comte de Juigné, atteint d'une balle à la tête de ses nobles; M. de Montesson, M. le duc de Chevreuse qui tous conduisent au feu nos jeunes phalanges sont Prussiens? et Mme de Montgommery, qui, au dernier combat de Dreux, affrontait les obus et la mitraille pour aller relever les blessés français, c'est sans doute aussi une Prussienne? et Mme d'Imécourt, dont les trois fils et le gendre sont à l'armée, oh! bien certainement elle *soudoie* les Prussiens!

Les accusateurs ont beau faire, la noblesse française aura une belle page dans nos fastes militaires, car tous ses enfants, tous, entendez-vous, sont au poste de l'honneur et, en comptant ses deuils, l'histoire la vengera. Elle dira que, pendant que nos démagogues marchaient à l'assaut des couvents et des maisons religieuses, la noblesse marchait au devant des Prussiens. Elle rappellera avec orgueil les noms de Charrette avec ses zouaves, de Cathelineau avec ses Vendéens, de Beaupaire mort dernièrement à Dreux, de M. de Mons, etc., etc.

Elle dira que, pendant que les fameux chefs de la démagogie parisienne refusent d'aller se battre, sous prétexte qu'ils doivent rester pour surveiller le Gouvernement, pas un gentilhomme français n'a marchandé sa vie, pas un n'a compté avec la patrie. De tous ses privilèges, il ne reste à la noblesse que celui de mourir pour son pays et c'est le seul qu'elle revendique. Vous la trouverez partout, excepté cependant là où commande l'italien de Caprera. Cette honte, la noblesse française la répudie. (Ordre et Liberté.)

LA NOBLESSE SOUS LES DRAPEAUX.

Nous trouvons dans l'Union de la Sarthe quelques lignes qui retracent un souvenir héroïque de la bataille de Coulmiers:

Dans la bataille du 23, M. Paul de Chevreuse, frère du duc de Luynes, fut blessé au pied près qu'au début de l'engagement.

« Ses hommes, en le voyant tomber, s'arrêtèrent dans leur marche pour le relever et l'enlever du champ de bataille.

« Non non leur dit-il, poursuivez l'ennemi, vous me relèverez plus tard: en avant mes amis!

Ce ne fut, en effet, que le soir, vers cinq heures, que M. Paul de Chevreuse fut relevé par son frère, M. le duc de Luynes; il était resté près de sept heures, sans soins, et n'avait réussi à se traîner vers un remblai, qui lui servit d'abri, qu'avec des efforts surhumains.

« Officier de mobiles, M. de Chevreuse n'est âgé que de 18 ans.

« Bien que grave, sa blessure n'aura pas de suites fâcheuses, mais les chirurgiens annoncent que la guérison sera longue.

M. le vicomte Rogation de Lambilly abandonne sa femme et ses enfants pour se rendre volontairement à l'appel du patriotisme. L'Espérance de Nantes annonce que M. Lambilly est parti hier soir avec les mobilisés de Carquefou, dont il a été élu capitaine. Dans le même train se trouvaient les compagnies d'Orvault et de la Chapelle-sur-Érdre commandées par M. de la Maronnière et par M. de Poudras de la Lande dont le frère se bat vaillamment dans les mobiles de la Loire-Inférieure. Ces compagnies font partie d'un bataillon commandé par M. le baron de Dion, marié et père de famille.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

On lit dans l'Evening-Standard:

« Le bruit court qu'un soldat bavarois a dernièrement tiré sur le roi de Prusse,

qu'il l'a manqué, qu'il a été arrêté immédiatement et fusillé. Le fait, s'il est vrai, n'aurait pour nous rien de plus surprenant, et nous nous attendons à ce qu'il se renouvelle. Attribué à un Bavarois, il n'a rien d'improbable, car nous savons que les Bavarois sont les las de la guerre et ont toutes raisons d'être mécontents de la part qu'on leur fait dans cette campagne, attendu que c'est à eux qu'on réserve les engagements les plus périlleux. Du reste, les Bavarois ne sont pas les seuls qui manifestent leur mécontentement de la prolongation de la guerre. Le landwehr souffre beaucoup. (Un régiment de landwehr de la garde, fort de 7,400 hommes, a laissé à lui seul en Allemagne 7,003 enfants.) Dans une compagnie de 180 hommes, il n'y en a que huit qui ne soient pas mariés. »

Les banquiers de Francfort arrêtés pour avoir pris part à l'emprunt français, viennent d'être incarcérés à Berlin où ils seront jugés en même temps que le banquier Güterbocks, coupable du même délit dans la capitale de la Prusse.

On a remarqué une coïncidence fort curieuse. C'est à Coulmiers que Jeanne-d'Arc arrêta définitivement l'invasion anglaise et battit complètement le général sir John Falstaff et inaugura la série de défaites qui devait se terminer par l'expulsion définitive des Anglais.

Ce souvenir historique est d'un heureux augure.

On nous communique le nom de l'intrépide aéronaute qui nous a apporté la nouvelle des victoires de Trochu et de Ducrot. Il s'appelle Alfred Martin.

Il faudra retenir le nom de ce messager de joie et de succès.

On écrit de Versailles au Daily-Telegraph:

« Il me paraît que personne n'a songé à la probabilité que si Paris capitale, bon nombre de forts peuvent refuser de se rendre. En 1814 le fort de Vincennes adopta ce plan, et il est très-probable que le fait se reproduise. Dans l'état actuel du gouvernement en France il est impossible de prédire la conduite que pourront tenir les différents généraux ou commandants.

La résistance d'un seul fort ne serait pas importante, mais si deux ou trois se coalisaient pour tenir la chose serait différente, et donnerait aux Allemands du fil à retordre. »

On écrit d'Essen (Prusse):

Ces jours-ci est sorti de l'usine Krupp un canon d'un modèle particulier, ayant une affectation toute spéciale. C'est un canon d'acier fondu, d'un pouce et demi de diamètre à l'âme et d'environ cinq pieds de long, qui repose sur un pivot, peut tourner et faire feu en tout sens. Il a pour destination de tirer sur les ballons partant de Paris. La portée et la précision de cette arme légère seront tout à fait extraordinaires.

Une lettre écrite de Choisy-le-Roi par une personne très-digne de foi fait savoir que cette localité est encombrée de malades prussiens parmi lesquels la variole pourpre exerce les plus grands ravages.

Voici les détails que donne le Journal du Loiret sur le combat de Beaune-la-Rollande:

Pendant la journée du 27 novembre le canon a grondé à l'est de la forêt d'Orléans. Le bruit en arrivait jusqu'au faubourg Bourgoigne, où la population interrogeait l'écho avec une vive anxiété.

Ce matin, à quatre heures, la nouvelle d'un combat victorieux nous est arrivée avec un convoi de blessés et de malades qu'on amenait de Bellegarde.

Des informations apportées dans cette circonstance, il résulte que les Prussiens ont été battus et que Beaune-la-Rollande a été le prix du combat. Dès dix heures et demie du matin, l'engagement commençait à une faible distance de Bellegarde. L'ennemi repoussé essayait d'arrêter nos soldats dans le parc du château de Ladon. Mais les mobiles du Loiret y étaient embusqués depuis la nuit les Prussiens reçoivent à bout portant une décharge meurtrière. Il faut fuir. Le combat s'est dès lors poursuivi jusqu'à Beaune-la-Rollande. Les prussiens reculant toujours. L'ennemi reprend la lutte. Le 77^e de ligne s'empare de la ville: Les Prussiens sont chassés au delà même des dernières maisons. À était neuf heures et demie.

L'ennemi, abandonnant ses positions une à une, tenta de résister dans la campagne environnante, et c'est sur ce terrain que le combat dura jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Dans la poursuite, on a remarqué que Bellegarde que le son du canon s'éloignait de plus en plus. Les Prussiens ont reculé sur une longueur de 16 kilomètres.

Tel est le récit qu'on s'accordait à faire ce matin. Si nous manquons de renseignements officiels, nous sommes pourtant disposés à croire à l'exactitude de ces nouvelles.

Il est incontestable en tout cas, que Beaune a été repris aux Prussiens: c'est la marque d'un succès véritable.

Quant aux détails ajoutés, nous ne les jugeons pas encore dignes de créance. On raconte, en effet, que 40 canons étaient restés entre nos mains, ainsi qu'un grand parc de bestiaux et une quantité considérable d'avoine; nos soldats auraient fait 4,000 prisonniers. Plusieurs régiments prussiens seraient cernés, de manière à ne pouvoir échapper.

Exagérés ou même fabuleux, ces détails attestent l'importance que les témoins du combat attribuent à cette victoire.

En attendant, applaudissons à l'habileté de nos généraux et au courage de nos soldats. Ces avantages partiels préparent, nous l'espérons, le succès définitif. L'aile droite de l'armée de la Loire arrête l'ennemi; elle s'oppose avec honneur à la marche de ce prince Frédéric-Charles qu'on représentait comme un vainqueur irrésistible. Ce sont des résultats dont la valeur est incontestable.

Cinq pièces d'artillerie prussienne sont restées comme engouties dans la boue près de Bellegarde. L'ennemi a, dit-on, atelé trente chevaux à chacune sans réussir à les en tirer.

Les prisonniers hanovriens, amenés cette nuit, étaient joyeux de leur nouveau sort, malgré leurs blessures. L'un d'entre eux, à qui l'on demandait comment et où sa capture s'était faite, a répondu: « J'ai été pris, il y a trois jours, dans la retraite de Ladon. » Ces derniers mots sont un aveu significatif.

Voici de nouvelles informations complémentaires sur l'affaire de Beaune-la-Rollande:

Vendredi 17 novembre, vers la pointe du jour, une forte reconnaissance de cuirassiers prussiens s'avance jusqu'à la porte de Beaune, surprenant la petite garnison de mobilisés, dont l'unique poste était sur la place de la ville.

Quelques hommes sautèrent sur leurs fusils et repoussèrent les cavaliers, en leur blessant quelques chevaux. Une patrouille, passant dans le hameau de Romainville, attaqua ces mêmes cavaliers en fuite, et leur tua deux hommes. Aussitôt on sonna le tocsin, et tous les mobilisés répandus dans les environs arrivèrent au secours de la ville, qui se barricada, attendant une vive attaque de la part de l'ennemi. Toute la journée, des reconnaissances tournaient autour de la ville sans oser s'en approcher à plus de 1,500 mètres.

Le samedi matin 19, nouvelle attaque par la cavalerie, également repoussée. Ce même jour, le conseil de révision devait se tenir au canton.

Tous les mobilisés depuis le chef — le colonel Guillot, — jusqu'à un dernier soldat, résolurent de défendre l'entrée de la ville, et de tenir jusqu'à l'entier accomplissement du conseil.

1,000 mobilisés furent réunis à cet effet, et malgré les reconnaissances prussiennes, qui venaient échanger des coups de fusils en avant des barricades, la ville tint bon.

Des incendies éclatèrent dans toutes les directions, et l'on avait la certitude que de malheureux mobilisés avaient été pris défendant la gare de Beaune-la-Rollande, puis maltraités.

Le soir du 19, deux camps prussiens furent installés, l'un à Barville, à 4 kilomètres de la ville, l'autre sous Auxy, à la même distance.

La ville se tint toute la nuit sous les armes. Le 20, vers une heure du matin, le commandant, qui avait été appelé auprès de Cathelineau, sous les ordres duquel il se trouvait directement placé, avait pu juger du courage de sa troupe, mais aussi de son insuffisance en présence de 15,000 ennemis répandus entre Pithiviers et Beaune-la-Rollande.

Rentré à Beaune-la-Rollande, il communiqua à la garnison qu'il n'y avait plus qu'à remplir son devoir sans compter sur aucun secours.

Un poste considérable s'établit dans le triangle, un autre à la base de la rue de Puisieux et un troisième au Four-à-Chaux.

Vers sept heures, l'ennemi attaqua; repoussé à coups de fusil, il fit avancer une ligne de tirailleurs pour tâter la solidité de la défense. Ces tirailleurs, repoussés avec pertes, se réfugièrent dans les bois du Fief, à 1,500 mètres de la ville.

A partir de ce moment, les éclaireurs mobilisés signalèrent un corps considérable: infanterie et artillerie, qui semblait se diriger sur Nancray en passant par le chemin Chaussée.

Comprenant le danger qui était réservé à Cathelineau, qu'on ne pouvait prévenir, le colonel commandant Beaune, résolut d'attirer l'ennemi à lui.

Des coups de feu bien portés agaçant l'ennemi à la distance de 1,000 mètres, le prince Frédéric-Charles, qui se trouvait à de sa personne, mit quelques pièces en batterie sur le chemin Chaussée et, appuyé par environ 1,500 hommes d'infanterie, attaqua vigoureusement vers 10 heures et demie. A 11 heures moins le quart, son artillerie battait la ville, sur laquelle éclatèrent 47 obus. Vers midi, la garnison, que des circonstances impérieuses avaient réduite à 500 hommes, renonça à la défense et se replia avec plus ou moins d'ordre sur Saint-Loup-des-Vignes et Bois-Commun et de là dans la forêt.

Les pertes des mobilisés furent nulles: un homme blessé seulement. Du côté des Prussiens: 18 tués et de nombreux blessés.

L'ennemi, après avoir lancé sa cavalerie sur les colonnes en retraite, entra dans la ville au nombre de 1,500 de toutes armes, et en repartit le soir en continuant d'éclairer les environs par des patrouilles continuelles.

Nous devons ajouter que si Beaune-la-Rollande a pu opposer une aussi héroïque défense, il le doit non-seulement à ses gardes nationaux mobilisés, mais aussi à ceux de Bois-Commun, Montbarrois et Saint-Loup-des-Vignes, qui s'étaient joints à eux et qui, aujourd'hui, se sont retirés dans les bois environnants.

Des colonnes ennemies, sous le commandement du prince Frédéric-Charles en personne venant de Montargis, se dirigent sur Pithiviers en passant par Beaune-la-Rollande, 60 pièces d'artillerie prussienne ont passé par Puisieux et 40 par la route de Malesherbes, se dirigeant vers le même point.

Nous lisons dans la Gazette de Pérôme:

Mercrèdi, 30, à 11 heures du matin, un parlementaire prussien, escorté d'un maréchal-des-logis et d'un trompette se présentait aux avancées du faubourg de Bretagne. Tous trois furent conduits, les yeux bandés et suivis d'une escorte, chez M. le commandant de la place.

Que se passa-t-il entre M. le commandant et l'officier prussien?

On prétend que ce dernier se dit envoyé par le général résidant à Ham pour savoir si la ville était disposée à se rendre et à quelles conditions.

La réponse du commandant aurait été... ce que tout le monde pense bien, calme et énergique.

Après quelques minutes, l'escorte qui avait amené les Prussiens les reconduisit jusqu'au dehors de la ville.

Si l'on en croit les racontars qui circulent, l'officier prussien aurait dit, au moment où on lui bandait les yeux: « C'est inutile; je connais la ville mieux que vous. »

En quittant les soldats qui l'accompagnaient il aurait hasardé le geste d'une poignée de main et, d'une façon polie, aurait ajouté: « Salut, messieurs, à bientôt! »

« A bientôt! Est-ce un mensonge est-ce un mot échappé à l'hasard? Nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, l'heure est proche pour Pérôme d'une grande et virile résolution. Nos remparts sont bien armés, les provisions de bouche et les munitions sont abondantes, nos casemates et nos caves à l'abri des engins destructeurs pour nos vieillards, nos femmes et nos enfants.

Nous faiblirons pas, et si la force nous oblige à abandonner notre vieille et chère devise: *Urbs necita vincit*, nous adopterons celle de François 1^{er} dont les armées ont gravé sur notre Hôtel-de-Ville? *Tout est perdu, hors l'honneur.*

Le général Ducrot

Voici quelques détails sur le brave général qui a si bien mérité de la patrie dans la journée du 30 novembre:

C'est un homme de cinquante ans, d'une taille robuste et élevée, avec une tête très-énergique. Le regard est lent, réfléchi; le nez accentué, la barbe courte et rude, grisonnante. Des traits virils et forts sans être lourds: Un abord un peu brusque, mais simple et franc. Un front pensif et préoccupé; je ne sais quoi de méditatif et de résolu à la fois.

C'est une nature excessivement discrète, froide et grave, avec un grand fonds de bienveillance.

Le général ne dit pas: « Je suis bon. » Il le laisse deviner et le prouve souvent.

Il convient d'ajouter une modestie réelle, presque ombrageuse; elles est dans sa nature et comme tortifiée par son bon sens.

Le général Ducrot déteste le bruit, l'éclat, l'étalage, et professe pour la plus innocente réclame un rare éloignement. Il n'a jamais consenti à se faire photographe, et la seule façon de lui être agréable est de ne jamais parler de lui.

Cet homme-là voudrait marcher à l'ennemi sous l'anonyme et vaincre incognito.

Il parle peu, mais bien, agréablement. C'est une parole honnête et convaincue, juste, sobre, non sans originalité et sans charme.

Il serait prétentieux de ma part de juger le capitaine. Mais tout le monde s'accorde à dire que sa prudence ne laisse rien est faite pour l'obstacle.

Ce serait, à la fois l'homme des résolutions sagement calculées et de l'exécution que rien n'arrête.

Son meilleur ami est le soldat, j'entends le bon soldat. Mais il est la terreur des paradeurs et des trainards, et des officiers de boudoir.

Figurez-vous la discipline en habit de général.

Le général Ducrot sort de Saint-Cyr. Il passa en Afrique et ce fut là qu'il conquiert tous ses grades à la pointe de son épée.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer au quartier général un officier arabe, son compagnon d'arme pendant vingt ans. Tous les deux reçurent leur première blessure le même jour, à la même affaire. Avec quel enthousiasme cet homme indigène me parlait de la bravoure et du mérite du général Ducrot et des espérances aujourd'hui réalisées qu'on fondait sur lui.

Mais j'ai hâte d'arriver à une période plus récente et à des faits plus palpitants.

Strasbourg, Sedan, Paris, trois étapes saisissantes et trois dates qui comptent d'une façon aussi honorable que douloureuse dans la vie du général Ducrot.

Strasbourg, c'est le point sanglant et noir qu'il voit poindre à l'horizon prussien et que personne ne peut voir.

Sedan, c'est la catastrophe qu'il a annoncée, qu'il a voulu conjurer et dont il se trouve à la fois le prophète dédaigné, le combattant hardi et la victime innocente.

Paris, c'est la défense, c'est la revanche.

Tout le monde connaît aujourd'hui les belles et patriotiques loitres que le général Ducrot écrivait au général Frossard en 1868 et en 1869.

De Strasbourg, où il commandait, où il se trouva en face de l'Allemagne, il assista aux travaux incessants et aux formidables préparatifs de la Prusse.

Il s'inquiète et il s'émeut, il s'informe, il s'informe encore. De sinistres renseignements lui sont tout à tour donnés par Mme de D..., Mme de Pourtalès, le commandant Schenck et surtout par un ancien sous-officier qui s'attache à sa personne et qui est aujourd'hui son officier d'ordonnance, M. de Gaston.

Plus il prend de renseignements, plus le danger lui apparaît imminent, terrible.

Le général Ducrot est donc là, à Strasbourg, comme une sentinelle avancée de la France! Il se tourne vers Paris et ne cesse de crier:

— Prenez garde à vous!